

Il paraît que les récoltes dans les cantons de l'Est, dit le *Canadien* du 9 courant, ne seront pas aussi abondantes qu'on l'avait présumé. Des personnes en état de bien connaître les choses, estiment que la récolte sera moindre que celle de l'année dernière, d'environ un quart. Les cultivateurs que la perspective de la misère épouvante, vendent leurs effets et s'en vont aux Etats-Unis.

La colonie de la Rivière Rouge se trouve actuellement dans une détresse affreuse. On assure que dans toute la colonie il ne se récoltera pas un seul boisseau de grain d'aucune sorte, que la récolte des patates sera aussi fort maigre. Une lettre de Mgr. Taché nous fait connaître que tout a été détruit par les sauterelles. On ne peut trouver ni grains ni végétaux dans les jardins ou les champs. Pour surcroît de malheur, la chasse a aussi fait défaut. Il est donc tout-à-fait impossible de subvenir aux besoins de cette population, car il n'y a rien à se procurer dans le pays. Il n'y a plus de ressources pour ces pauvres gens que dans la charité des habitants de la Puissance du Canada. Mais Monseigneur déclare, qu'ayant eu occasion de faire souvent appel à la libéralité des canadiens, qui, plus d'une fois, l'ont assisté généreusement, il n'ose plus demander. Pour cette fois, il aime mieux épuiser plutôt toutes ses ressources, et ensuite souffrir avec son peuple, que de demander du secours à l'étranger. Cette délicatesse de Mgr. Taché qui n'ose solliciter du secours de ses compatriotes, crainte de les fatiguer, est digne d'éloge, et mérite de fixer notre attention. Quand on voit le malheur supporté avec autant d'héroïsme, c'est une raison de plus de prendre les moyens de le soulager, et même si l'on peut de le faire disparaître.

La seconde exposition horticole a eu lieu la semaine dernière dans la salle d'exercices militaires de la Rue St. Louis, à Québec. On dit qu'elle n'a pas été inférieure à la précédente sous le rapport de la beauté et de la variété des produits. On a remarqué des légumes de dimensions colossales. Quant au département des fleurs il était très riche en différents espèces. Pour les fruits, quoique moins nombreux, ils étaient d'excellentes qualités, et faisaient honneur à leurs propriétaires. Les raisins étaient aussi magnifiques, surtout ceux provenant des serres de M. J. M. LeMoine.

Nous sommes à l'époque des fêtes agricoles. Nos sociétés d'agriculture des différents comtés font une exposition annuelle dans le cours de septembre ou d'octobre. Il serait grandement à désirer que les amis éclairés de la cause agricole fissent des rapports exacts sur les différents articles exposés. Ce serait d'abord un sujet d'encouragement pour les amis du progrès, puis en second lieu un sujet d'instruction pour ceux qui sont désireux d'entrer dans la voie des améliorations.

L'Hon. M. Curling, ministre de l'agriculture pour Ontario, vient d'adresser, dit le *Minerva*, à tous les secrétaires des sociétés d'agriculture, une circulaire leur demandant de faire à son département un rapport aussi détaillé que possible de l'état des récoltes, comparé avec l'année dernière. Ces rapports devront indiquer le montant récolté de chaque espèce de grains, ainsi que le rendement pour argent.

Ce travail peut rendre de grands services s'il est bien fait, et nous verrions avec intérêt le Gouvernement de Québec faire une tentative en ce sens.

Aux Etats-Unis on s'en trouve aussi très-bien.

Notre exposition provinciale est commencée avant hier à Montréal.

RE. Pour les Recettes, voir la page d'annonces.

FEUILLETON

LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

TAX
Rédemptions
(Suite.)

—Je regardai ce que Faribole me tendait : c'était l'écorce de l'arbre sur laquelle le vicomte avait écrit son nom, et laissé une indication qui ne marquait que sa tombe... »

Je remontai en chaloupe, et une heure plus tard je gravissais l'échelle de corde du *Jupiter*.

Je mettais le pied sur le pont quand j'entendis demander par une voix railleuse :

— Reviennent-ils tous ce soir ?

— Bah ! répondit-on, une fois n'est pas coutume.

— Pauvre capitaine ! murmura Moucheron.

— Flambarde ne dit rien ; mais un poing s'abatit sur une tête, et je compris que Flambarde employait les arguments compris du gaillard d'arrière.

— Je m'enfermai dans ma cabine. »

Quand je pris terre au port voisin, je m'informai du *Xénophon* ; la mémoire de Flambarde ne le trompait pas, ce bâtiment avait péri... « Tu le vois, Anaïk, je reviens sans espérance... que dire à mes accusateurs ? que répondre à Mlle. Yvonne ? rien encore... »

La malade se souleva sur son lit :

— Roscoff, dit-elle, mon Roscoff, crois-tu que le Seigneur Jésus refuse la première demande que je lui adresse en entrant dans son bienheureux paradis ?

— Non ! répondit Roscoff.

— Eh bien ! je vais lui demander un miracle... Il faut que ton innocence soit reconnue à la face de tous.

— Demande-le, oui, demande-le, dit Roscoff en baisant le front pâle de la mourante ; je ne crois plus qu'aux miracles. »

Roscoff et Anaïk s'entretenaient quelque temps encore ; puis la malade se sentit plus faible, et demanda à boire.

La plainte qu'elle poussa arriva jusqu'à la religieuse.

Mlle de Kéroulas parut.

— J'ai bien soif, dit Anaïk, bien soif... »

Elle retourna vers le crucifix :

— Donnez-moi l'eau de la source de vie ! dit-elle.

Marianic se montra derrière Sœur Marie-des-Anges.

La mendicante se tenait dans l'ombre, humble et timide. Elle s'agenouilla au pied du lit.

L'agonie commençait.

Au matin, l'abbé Colombarde apporta les sacrements à la mère de Guilaneck ; il lui parla du ciel, de l'éternité heureuse ; il lui montra les anges venant l'accueillir et la féter, elle, humble chrétienne ; et tandis qu'il parlait, Anaïk, snivant de l'esprit la vision évoquée, expira en voyant le paradis s'ouvrir...

Roscoff resta près de la morte.

La sœur de charité et Marianic prirent place à son chevet.

Le lendemain on ensevelit la veuve, et le corps fut porté dans l'église qu'elle avait tant aimée.

Après les prières, et tandis que le fossoyeur entassait les pelles de terre sur la fosse, le capitaine vit une petite fille d'environ onze ans qui jetait dans le trou béant les fleurs effeuillées d'un bouquet magnifique.

Quand tous les pétales eurent disparu, l'enfant se leva et chercha du regard l'abbé Colombarde dans le cimetière.

Elle le vit causant avec Sœur Marie-des-Anges.

Roscoff voyant que l'enfant allait s'éloigner, lui demanda :

— Comment vous nommez-vous ? Je voudrais le savoir ; il m'a été doux de vous voir jeter des fleurs sur la tombe d'Anaïk.

— Je suis la petite Madeleine, répondit l'enfant.

— Vous êtes une bonne enfant, ajouta Roscoff.

— Ma mère est morte sur le grand chemin... toute seule... et pour honorer sa mémoire, je vais prier sur les tombes des pauvres mères et y porter des fleurs... »

L'abbé Colombarde et Mlle de Kéroulas s'approchaient.

— Que Dieu vous garde, petite Madeleine ! dit Roscoff.

— Que Dieu vous console ! ajouta l'enfant.